

Produit de cartel : de Marx à Lacan

Il y a des signifiants, parce qu'ils sont fréquemment utilisés, qui perdent pour soi-même, de leurs aspérités. Les mettre au travail est une façon d'y reloger du désir et c'est ce qui m'est arrivé avec le cartel. « Organe de travail », tel que Lacan l'a fondé en 1964, le cartel m'est souvent apparu comme peu adapté à mon impatience fondamentale. Là où, mes lectures étaient toujours en adéquation avec une actualité toujours pressante, donc variées et décousues, le cartel souffrait à mes yeux, d'un trop d'*automaton*. Le mot routine allait de pair avec cartel.

Il a fallu le développement des cartels fulgurants pour trouver un nouvel intérêt à ce dispositif si essentiel à la vie de l'Ecole. Et il a fallu ce moment partagé avec Catherine Lacaze-Paule, dans le cartel de la commission, pour me trouver interrogée par certains signifiants.

Ce que je présente aujourd'hui est donc le résultat de cette interrogation et le petit parcours qui a été nécessaire pour tenter d'en saisir quelque chose.

Les cartels fulgurants, au nom de la hâte, induisent un précipité. L'objectif du cartel est à la fois à l'horizon et au début. Il est provocateur d'une élaboration soutenue à plusieurs avec une temporalité réduite et fixée à l'avance. Le cartellisant est invité à ne pas lambiner ! Et ce n'est pas fait pour me déplaire !

C'est le produit de cartel qui m'est apparu saillir de la fulgurance. Avec cette question : le but d'un cartel peut-il être confondu avec un produit de cartel ? Organiser une activité, préparer une lecture, est-ce cela un produit de cartel ?

Donc, qu'est-ce qu'un produit de cartel ?

Sur le site de l'ECF, à la rubrique cartel, divers extraits mettent en lumière comment Lacan a pensé puis reformulé le cartel, de 1964 à 1980. C'est en mars 1980, que, dans son Séminaire, Lacan prononce : « Premièrement : Quatre se choisissent pour poursuivre un travail qui doit avoir son produit. Je précise : produit propre à chacun, et non collectif. » Dans cette phrase deux éléments essentiels : travail et produit sont dans un rapport de corrélation, et le un est opposé au collectif.

Cette phrase a éveillé chez moi l'écho d'une formulation dans un autre registre, l'économie politique, avec l'ouvrage de Karl Marx, *Le Capital*. Et j'ai eu très envie de faire résonner cette terminologie affine.

Quelques notions marxistes :

Ce choix de prendre appui sur le *Capital* s'est soutenu aussi de la place que Lacan accorde à Karl Marx, dans le *Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, regrettant de ne pas lui en avoir donné beaucoup plus auparavant.

Soyons donc un instant marxiste ! Qu'est-ce que dans la théorie marxiste la notion de travail et de produit ?

Le point de départ de Karl Marx est le capitalisme qu'il définit comme étant une « immense accumulation de marchandises » et il fait de la marchandise la forme élémentaire de la richesse capitaliste.

Karl Marx propose une première définition de la marchandise : c'est « [...]un objet extérieur, une chose qui, par ses propriétés, satisfait des besoins humains de n'importe quelle espèce. Que ces besoins aient pour origine l'estomac ou la fantaisie, leur nature ne

change rien à l'affaire »¹. Quelque soit la nature du besoin, il y a un objet qui peut venir apporter une satisfaction, c'est donc un objet qui a son utilité. Mais ce sur quoi insiste Karl Marx, c'est que cette notion d'utilité induit une valeur, la valeur d'usage. C'est à dire qu'un objet qui satisfait un besoin revêt une valeur qui tient compte du service rendu.

Nous avons là un objet pris dans le circuit besoin-satisfaction.

Mais les objets sont pris aussi dans des échanges avec d'autres objets. C'est la base même du commerce. Et ce sont les échanges qui vont donner aux objets une autre valeur que celle de leur usage. Une tonne de blé va s'échanger selon les moments, les lieux contre x tonnes de froment ou autre.

Karl Marx dégage, dans cette analyse, la spécificité des objets sur leur versant d'usage et d'échange. Il démontre que ces valeurs d'usage et d'échange ont pour conséquence d'uniformiser le travail pour en faire une sorte d'abstraction. Dans chaque objet, du fait de s'en servir, s'efface le travail de celui qui l'a fabriqué. L'usage départicularise la force dépensée par celui qui a produit l'objet. Marx va plus loin encore en traitant ces objets marchands de « résidu des produits de travail ».² Il écrit même : « Chacun d'eux ressemble complètement à l'autre. Ils ont tous une même réalité fantomatique. »³

Ce que Marx dénonce c'est le recouvrement du travail individuel par la valeur d'usage et d'échange. La commercialisation, la capitalisation de ces produits du travail en font des déchets.

Marx, après avoir démontré comment se calcule la valeur d'échange des objets souligne l'entrée, dans la ronde des objets, de l'argent. L'argent est venu prendre la place dans les échanges d'une valeur équivalente au produit. Là où fonctionnait l'échange entre les objets, - j'échange mon blé contre de l'huile ou contre une machine - l'argent est devenu « un équivalent général ».

C'est en faisant ainsi résonner la dimension historique que Marx fait surgir ce moment de transformation du produit du travail en marchandise. C'est ce qu'il appelle « le fétichisme du produit du travail ». C'est parce que le produit de travail devient une marchandise qu'il prend une valeur sociale. Karl Marx l'explicite en donnant l'exemple de Robinson Crusoë : seul sur son île, ce qu'il produit est pour son propre usage. Donc ce n'est pas une marchandise. Et ce qu'il produit ne détermine pas un lien social ni un système de valeur.

Le fétichisation du produit de travail est donc un effet du capitalisme. Nous dirons, un effet du discours du capitaliste dans la mesure où celui-ci, le capitaliste, s'approprie les produits du travail pour en tirer un certain profit.

Ce qui nous amène à la notion de plus-value. Pour Karl Marx, la notion de travail se décompose en trois éléments : l'action de l'homme, l'objet sur lequel il agit et le moyen par lequel il agit. L'action de l'homme sur l'objet à l'aide des moyens de travail aboutit au produit.

Le capitaliste achète sur le marché tous les facteurs nécessaires à la production, à savoir les moyens de production et la force de travail. Il veille à ce que les moyens de production soient adaptés au but à atteindre, que la matière première ne soit pas gaspillée. L'ouvrier travaille sous le contrôle du capitaliste auquel son travail appartient.

¹ Marx Karl, Le Capital, Livre I, folio essais n°500, Editions Gallimard, pp.109-110

² Ibid., p.113

³ Ibid., p.113

Le produit est la propriété du capitaliste. Le capitaliste paie la journée de travail dont il a l'usage, l'usage du produit revient à l'acheteur, le travailleur quant à lui, a vendu la valeur d'usage de son travail. Sa force de travail et le produit appartiennent au capitaliste.

Le produit – propriété du capitaliste – a une valeur d'usage, telle que des chaussures, des vêtements etc. Mais Karl Marx souligne que : « En général, dans la production marchande, la valeur d'usage n'est pas chose qu'on aime pour elle-même. Elle n'y sert que de porte-valeur. »⁴ Le capitaliste produit des objets utiles qui ont une valeur échangeable, or il veut que la valeur marchande de ce produit soit supérieure aux coûts de fabrication, force de travail incluse. « Il veut produire non seulement une chose utile, mais une valeur, et non seulement une valeur, mais encore une plus-value. »⁵

La logique capitaliste est donc de produire de la valeur d'usage mais aussi de la valeur supplémentaire. Ce n'est plus le seul produit qui vaut mais sa propre valeur qui s'ajoute.

Comment obtenir alors un plus-de-valeur par rapport à la valeur d'usage et d'échange que nous avons déjà explicité ? car jusqu'alors nous avons un calcul qui donnait une valeur équivalente à la somme que le capitaliste avait dépensée, « la valeur de la marchandise qui sort de la production est tout juste égale à la somme des valeurs qui y sont entrées »⁶.

La plus-value introduit un certain forçage, un décalage nécessaire. Afin de ne pas faire augmenter le coût de la production il faut concevoir un savant calcul de la différence entre la valeur d'usage du travail et la valeur créée par le travail. C'est en produisant plus, en mettant plus de produits sur le marché, un plus que nécessaire, que la capitaliste engrange de la plus-value. La différence est affaire de quantité et non de qualité. C'est donc l'ouvrier qui « communique une valeur nouvelle à l'objet du travail par l'addition d'une nouvelle dose de travail, quel qu'en soit le caractère utile »⁷.

Pour Karl Marx, le capitalisme consiste à obtenir de l'ouvrier, de façon coercitive, un travail supplémentaire par rapport aux simples besoins. La logique capitaliste a donc introduit un autre rapport aux produits. Si, comme point de départ nous avons besoin = produit, - ce qui donnait au produit sa valeur d'usage -, l'économie capitaliste a introduit un renversement, créant ainsi du besoin à partir de l'objet, pour en empocher une plus-value.

Le cartel, le produit et la plus-value.

Voilà donc quelques notions marxistes qui cernent le rapport entre l'être humain et ses objets. Pour Marx, c'est cela la marque de l'humain, son rapport dénaturé à son environnement. Nous pourrions dire que selon Marx l'homme est un être social du fait de ses objets, et son aliénation est une aliénation à un maître qui jouit de son travail.

Alors comment revenir du côté du cartel ? Il nous faut changer de registre.

En ce qui concerne le cartel, la notion de travail et de produit suit, dans l'enseignement de Lacan, un certaine logique.

⁴ Ibid., p.285

⁵ Ibid., p.285

⁶ Ibid., p.291

⁷ Ibid., p.299

Dans l'Acte de fondation, en 1964, Lacan insiste sur l'aspect individuel du travail dont les psychanalystes ont la charge, malgré la dimension de petit groupe du cartel : « Pour l'exécution du travail, nous adopterons le principe d'une élaboration soutenue dans un petit groupe. Chacun d'eux (nous avons un nom pour désigner ces groupes) se composera de trois personnes au moins, de cinq au plus, quatre est la juste mesure. PLUS UNE chargée de la sélection, de la discussion et de l'issue à réserver au travail de chacun. »⁸ Un travail individuel malgré le collectif.

Entre cet Acte de fondation en 1964 et le *Séminaire Dissolution*, de 1980 dans lequel Lacan introduit le produit de cartel, tout un pan de l'enseignement de Lacan s'est déplié.

C'est le Séminaire de 1968, *D'un Autre à l'autre*, qui me paraît être une étape qui permet de cerner cette notion de produit. C'est dans ce séminaire que Lacan construit la notion du plus-de-jouir sur le modèle de la plus-value marxiste. Lacan extrait de la démonstration de Karl Marx cette dimension du produit du travail qui devient marchandise parce qu'il est pris par les lois du marchés. Or, que sont les lois du marché si ce n'est affaire de discours. Donc c'est par un effet du discours qu'un objet prend valeur d'usage et d'échange, mais aussi se charge d'une plus-value. Et c'est aussi parce que le travailleur renonce à la jouissance du produit qu'il fabrique, que l'objet prend sa valeur supplémentaire, et que la capitaliste empoche et jouit, après avoir transformé le rapport travail-produit, de la valeur ajoutée.

Voilà comment Lacan le formule : « Le plus-de-jouir est fonction de la renonciation à la jouissance sous l'effet du discours. C'est ce qui donne sa place à l'objet *a*. Pour autant que le marché définit comme marchandise quelque objet que ce soit du travail humain, cet objet porte en lui-même quelque chose de la plus-value. Ainsi le plus-de-jouir est-il ce qui permet d'isoler la fonction de l'objet *a*. »⁹

Lacan articule l'objet *a*, ici dans sa version d'objet plus-de-jouir, à la perte d'une jouissance du fait d'un discours. Mais si d'un côté il y a perte, d'un autre il y a supplément. On peut dire que si le discours introduit une renonciation, donc une perte, il introduit aussi un supplément, un gain. La jouissance se trouve à la fois entamée par le discours, c'est à dire par le signifiant, mais en même temps provoquée par le signifiant. Le signifiant est à la fois celui qui entame et celui qui produit de la jouissance.

Le produit de cartel s'inscrit-il dans ce paradoxe ?

Si nous reprenons la notion de travail individuel dans un petit groupe, qui était donc la définition de 1964, et si nous sommes marxiste encore un instant, nous dirons que cette définition est homologue avec l'idée du travail de chaque ouvrier dans son unité d'usine. Il est alors difficile de localiser la notion de production car Lacan réfère le travail du cartel, en tant qu'organe, au fonctionnement de l'Ecole, L'Ecole serait alors le produit puisque, à l'époque, on entrait à l'Ecole par le cartel.

Le produit propre à chacun décale la problématique. L'accent est plutôt mis sur la singularité du produit et son rapport le plus intime avec le cartellisant. Si renonciation à une jouissance il y a, nous pouvons prendre pour hypothèse que c'est la jouissance d'un « je n'en veux rien savoir » qui est en jeu, un savoir qui n'est nullement universitaire, ni un savoir de maîtrise. C'est le savoir qui se réfère plutôt au discours du psychanalyste

⁸ Lacan J., « Acte de fondation », *Autres écrits*, Editions du Seuil, avril 2001, p.229

⁹ Lacan J., *Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Editions du Seuil, mars 2006, p.19

qu'au discours du maître. C'est donc dans son rapport au savoir que le cartellisant est saisi voire touché.

Dans la cartel, chacun est donc pris dans un processus de transformation d'une matière première (sa question ou un texte ou un cas) en un produit qui contient une plus-value du fait de son travail, de ses lectures, de ses échanges et du fait de la renonciation à la jouissance mauvaise du « je-n'en-veux-rien-savoir ». Le produit de cartel serait donc à mettre du côté d'un plus-de-jouir, d'autant qu'il suscite une jouissance supplémentaire, celle-ci étant meilleure, celle d'un gain de savoir.

Il semble ainsi que la logique du produit de cartel est à saisir dans cet écho que nous trouvons entre plus-value et plus-de-jouir. Si la plus-value, comme le signale Lacan dans le *Séminaire D'un Autre à l'autre*, est « ce qui résulte de la logique capitaliste »¹⁰, le produit de cartel est donc ce qui résulte de la logique du discours de l'analyste.

Si la logique capitaliste a pour conséquence, entre autre, que la plus-value entre dans la poche du maître, la logique du discours analytique fait du produit de cartel l'émergence de signifiants qui vont constituer le savoir singulier du cartellisant.

Alors quelle forme, dans la cartel, ce savoir nouveau peut-il prendre ? La forme d'un écrit ? Pourquoi pas ! Flash-cartels s'est fait l'écho de ces produits de cartel sous forme de textes courts. Nous savons aussi que des activités d'une ACF ou de l'ECF ont pu être au cœur d'un cartel. Parfois même, pour un cartellisant « débutant » le fait d'apprendre à lire un texte, ou encore de trouver une forme à sa question peut être son produit de cartel.

Mais quelque soit l'aspect de ce produit de cartel, il s'agit pour le cartellisant de trouver un nouvel usage du savoir. Il s'agit pour lui de trouver une nouvelle forme à son ignorance, une nouvelle façon de lier ses signifiants entre eux.

¹⁰ Ibid., p.37